



Sur invitation

par Bertrand de Saint Vincent

Promenade d'un Anglais

Vernissage Andrew Wood.

Galerie Véro-Dodat. Atmosphère chic. Devant la galerie du Passage, quelques dandys incertains, au bord de l'épuisement, boivent un cocktail fruité en levant le petit doigt. Le climat est estival. Pierre Passebon présente ses dernières collections : mobiles de Layla d'Angelo, tables coquillages d'Hélène de Saint Lager, céramiques d'Andrew Wood. Un ventilateur tourne ; ce n'est pas une pièce d'exposition. L'air qu'il brasse est raffiné. Pierre Passebon se souvient d'un délicieux roman de Louise de Vilmorin, *Madame de*. Dans son costume finement rayé, fragile et gondolé comme un vieux 33 tours, Andrew a l'allure aristocratique d'un sujet blasé de sa majesté. Quelque chose d'un Brian Jones, chanteur des Rolling Stones retrouvé noyé dans sa piscine, qui aurait survécu aux sixties : « Il est d'excellente famille », chuchote une Anglaise après

avoir échangé quelques mots avec cet ami rock'n'roll du prince Ernst de Hanovre. Tels des coquillages peints sur le sable, aux couleurs et aux formes psychédéliques, les sculptures naïves de l'artiste s'étendent sur les murs avec bonheur. « Amusant », dit une dame, « non » ? « On n'a jamais vu ça, à part avec les enfants », glisse une autre. « Ça fait très Yellow Submarine », renchérit un connaisseur. « Exactement » dit son voisin. « There she is ! », s'exclame une élégante en voyant arriver sa connaissance, « I love your hair ! » « J'ai fait mon yoga », glisse un quinquagénaire en aparté. Un peu confus, mais souverainement distingué, Andrew tente de se souvenir de la façon dont il a nommé ses œuvres. Le sens de leur dénomination lui échappe parfois : *Silk Supper*, *Tricky Voices*, *Trumpet City*. Mais il sait que c'est important : *So british !* ■